

**Scénario du film «1944 — Maréchal Constantin Rokossovski. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»** écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA.

### **Résumé du scénario :**

*Le texte suit la figure du maréchal Konstantin Rokossovski pour raconter plusieurs dimensions de la Seconde Guerre mondiale soviétique, militaires et politiques. Il s'ouvre sur le 17 juillet 1944, lorsque 57 600 prisonniers de guerre allemands, capturés durant l'opération « Bagration », défilent à Moscou sous les regards silencieux de la population. Cet épisode symbolise le tournant de la guerre : l'Armée rouge est passée à l'offensive et la Biélorussie est en cours de libération.*

*L'opération « Bagration » est décrite comme un modèle de préparation militaire : reconnaissance aérienne, camouflage, positions factices, matériel adapté aux marais. Rokossovski impose à Staline un plan original à « deux coups principaux », malgré l'opposition de Joukov. Le texte souligne aussi les tensions profondes entre les deux maréchaux : Rokossovski critique les offensives précipitées de 1941–1942 décidées par la Stavka, qui ont entraîné des pertes immenses sans perspective réelle de succès. En filigrane, c'est la responsabilité de Staline qui est mise en cause, même si Rokossovski restera publiquement loyal à sa mémoire.*

*Une large partie est consacrée au coût humain de la guerre côté soviétique. On y voit les bataillons disciplinaires (les « унрафбаты ») où des officiers et soldats déçus, souvent pour des broutilles ou des conflits avec leurs supérieurs, sont envoyés en première ligne et meurent six fois plus souvent que les autres. On découvre aussi la « piétaille noire », ces paysans des territoires libérés, mal armés, sans uniforme, sacrifiés dans des attaques frontales. Le problème de manque de troupes en 1944 est si grave qu'on mobilise à la fois des adolescents de 17 ans et des rescapés de l'occupation.*

*En contrepoint, le texte rappelle la répression intérieure : Rokossovski a lui-même passé plus de trois ans dans une prison du NKVD dans les années 1937–1940, torturé, à deux doigts d'être exécuté, tandis que sa famille est persécutée. Il est libéré sans explication et réintégré, puis élevé aux plus hautes fonctions. Plus tard, après le XXe congrès, il refusera pourtant de condamner Staline, par fidélité de soldat, par rejet de Khrouchtchev, et sans doute par refus de rouvrir ses blessures.*

*Le texte élargit ensuite la perspective à la politique de déportation de peuples entiers (Tchéchènes, Ingouches, Tatars de Crimée, etc.), déplacés en masse vers l'Asie centrale sous prétexte de collaboration, avec des opérations ponctuées de véritables massacres, comme celui du village tchéchène de Haïbakh. En parallèle, il rappelle l'ampleur de l'aide alliée via le lend-lease (armement, acier, véhicules, nourriture, textiles), indispensable à l'effort de guerre soviétique, mais minimisée ensuite dans le récit officiel.*

*Enfin, le texte se concentre sur la Pologne, patrie d'origine de Rokossovski. Après la libération de la Biélorussie et du camp de Maïdanek, ses troupes atteignent Varsovie en été 1944. L'insurrection de Varsovie, lancée par l'Armia Krajowa et encouragée par la radio de Moscou, est ensuite laissée pratiquement sans soutien efficace : Staline tempore, refuse longtemps d'ouvrir ses aérodromes aux Alliés, et permet de fait aux Allemands d'écraser une résistance polonaise qui lui échappe politiquement. Rokossovski, dont la sœur se trouve à Varsovie, est déchiré, puis écarté du « premier*

*axe » : en septembre 1944, Staline le transfère au 2<sup>e</sup> front de Biélorussie pour y mettre Joukov à sa place. Après la guerre, Rokossovski sera imposé à la Pologne comme ministre de la Défense et maréchal, rejeté comme « Russe » en Pologne et « Polonais » en URSS, et se décrira lui-même comme le maréchal le plus malheureux de l'Union soviétique.*

## **Scénario :**

### **1944 – Konstantin Rokossovski**

Le 11 juillet 1944, onze trains arrivent à Moscou, à la gare de marchandises « Moscou-Tovarnaya » de la ligne de chemin de fer de l'Ouest. Ils transportent des dizaines de milliers de prisonniers allemands. À Moscou, on les installe sur le territoire de l'hippodrome.

Le 17 juillet à 11 heures du matin, 57 600 prisonniers de guerre, parmi lesquels plus d'un millier d'officiers et 18 généraux, se mettent en marche. On les conduit par l'avenue de Leningrad et la rue Gorki. Sur la place Maïakovski, le cortège se scinde en deux et se dirige à droite et à gauche le long du Boulevard Sadovoï. Pendant cinq heures, les prisonniers allemands défilent dans les rues de Moscou. On a prévenu les Moscovites du défilé à venir seulement le matin du 17, par la radio et dans la « Pravda ». Mais il y avait beaucoup de monde dans les rues. Et tous gardaient leur calme, le silence ; c'était presque le silence complet, on n'entendait que le frottement de plus de cent mille pieds. Vladimir Vyssotski, qui a alors six ans, passe la tête par la fenêtre à vasistas de l'appartement de la maison de la rue Karetny et crie : « Gitler kapout ! »

Le défilé des prisonniers de guerre allemands à Moscou est enregistré dans les documents du NKVD sous le nom de « Grand Valse ».

Les Allemands qui passent dans Moscou ont été faits prisonniers tout récemment par les troupes des 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> fronts de Biélorussie. Leur capture est le résultat de l'opération de libération de la Biélorussie, qui bat son plein. Le 1<sup>er</sup> front de Biélorussie est commandé par le maréchal Konstantin Rokossovski.

L'opération biélorusse, ou opération « Bagration », commence le 24 mai 1944. Le plan définitif de l'offensive est mis au point à la Stavka les 22 et même 23 mai.

Les actions de l'aile gauche du front sont approuvées par la Stavka. Sur l'aile droite, Rokossovski propose de porter deux coups. Et les deux doivent être des coups principaux. Cela va à l'encontre des conceptions établies selon lesquelles, lors d'une offensive, on porte un seul coup principal, pour lequel on concentre les forces principales. La proposition de Rokossovski de deux coups rencontre une critique virulente. Le Commandant suprême et le vice-commandant suprême Joukov y sont catégoriquement opposés. On propose deux fois à Rokossovski de sortir dans la pièce voisine pour réfléchir à la proposition de la Stavka. Chaque fois, Rokossovski revient et défend à nouveau sa décision. Staline approuve son plan d'offensive. Voici comment Rokossovski se souvient de cet épisode, dans un fragment des mémoires de Joukov :

« La version, répandue dans certains milieux militaires, des “deux coups principaux” dans la direction biélorusse portés par le 1<sup>er</sup> front de Biélorussie, sur lesquels aurait soi-disant insisté K. K. Rokossovski auprès du Commandant suprême, est dénuée de fondement. Ces deux coups, envisagés

par le front, avaient été préalablement approuvés par I. V. Staline dès le 20 mai sur la base du projet de l'État-major, c'est-à-dire avant l'arrivée à la Stavka du commandant du 1er front de Biélorussie.

»

Les relations entre Rokossovski et Joukov ne sont pas simples. Des années plus tard, Rokossovski écrit sur le terrible mois de novembre 1941 près de Moscou :

« En vain certains chefs pensaient-ils qu'eux seuls désiraient la réussite, et qu'avec les autres il fallait employer les cris et l'intimidation. À ces personnes, je rangerais aussi notre commandant de front. À un point tel que le chef d'état-major de l'armée, Malinine, me suppliait de fixer le PC à l'écart des routes, pour se débarrasser du téléphone à haute fréquence par lequel il devait subir les remontrances de Joukov. Je me souviens qu'après une conversation en HF avec Joukov, je fus contraint de déclarer que s'il ne changeait pas de ton, je rompais la communication avec lui. Ce jour-là, sa grossièreté dépassait toutes les limites. »

Vers les vingt premiers jours de novembre 1941, après une énième conversation avec Joukov, Rokossovski sort sur la route et, sous un feu d'ouragan au village de Peshki, tente d'arrêter les troupes en retraite. Quelqu'un crie : « Mais qu'est-ce que vous faites, camarade général ! » — et le tire de dessous le feu.

« Que me restait-il à faire, dira plus tard Rokossovski, si, pour l'inexécution de l'ordre d'arrêter l'ennemi, je répondais de ma tête ? Avec quoi pouvais-je l'arrêter ? Vous le voyez bien vous-mêmes. »

Rokossovski se remémore janvier 1942, lorsque, après la victoire près de Moscou, notre offensive ultérieure se brise cruellement. Il écrit : « Il était pourtant parfaitement clair que l'ennemi, bien que repoussé de plus de cent kilomètres de Moscou, n'avait pas encore perdu sa capacité de combat, alors que nous n'avions pas les forces pour un assaut décisif. Il fallait accumuler des forces. Pourquoi donc dans ce cas continuer à épuiser non l'ennemi, mais nous-mêmes dans une offensive sans perspective ? Par quoi se guidait le commandant du front de l'Ouest, qui connaissait la situation, cela m'est incompréhensible jusqu'à ce jour. » Le commandant du front de l'Ouest, c'est Joukov. Par moments, lorsque Rokossovski parle de Joukov, la conversation porte en réalité sur un autre, c'est-à-dire sur Staline. « Les tentatives incessantes d'offensive en janvier 1942, c'est une grossière erreur de la Stavka du Commandant suprême. C'est une entreprise offensive inconsidérée, dont seul l'ennemi tire profit. » Et plus loin, à différentes pages de la version complète de ses mémoires, publiée seulement en 1997, Rokossovski répétera : « Les souhaits de la Stavka ne correspondent pas aux possibilités des troupes. Dans les mesures précipitées de la Stavka fait défaut la prévoyance nécessaire à un organe d'une telle responsabilité. »

En outre, Rokossovski écrit : « Il m'est souvent arrivé de me heurter à des faits où le vice-commandant suprême Joukov et le chef d'État-major Vassilevski, au cours d'événements décisifs, se trouvent auprès des commandants de front, dans les troupes, alors que le Commandant suprême reste à Moscou. Seul. »

En Biélorussie, les troupes de Rokossovski vont avancer à travers les marais. Elles passeront par des lieux maudits, combattront en marchant, et avanceront rapidement.

Les troupes sont préparées de la façon la plus minutieuse. Ce n'est plus 1941 ni le début de 1942, c'est 1944. La préparation se fait dans toutes les directions. On fabrique des skis spéciaux pour marais, des traîneaux pour l'artillerie légère. Les chars sont équipés de rondins pour franchir les fossés. On pratique un camouflage soigneux. On installe de fausses traversées. On concentre les pièces d'artillerie : elles effectuent plusieurs rafales de tir, puis sont retirées à l'arrière, tandis que

sur de fausses positions sont installées des maquettes. Rokossovski dit : « Le chef d'état-major du front, le général Malinine, était inépuisable en pareil stratagèmes. »

Le renseignement travaille — aérien et radio. On effectue une photo-reconnaissance aérienne des fortifications ennemies, les cartes sont envoyées aux troupes. On a capturé des “langues”, avec des documents. Enfin, à la veille de l'offensive, des exercices d'état-major avec jeux de guerre sont organisés. Le service arrière du front tient en réserve un parc de véhicules disponibles pour le transfert des troupes et du matériel. Du point de vue de la préparation — c'est déjà une tout autre guerre. Du point de vue du sang versé — la guerre reste la même. Pendant les deux premières années, d'énormes sacrifices ont été consentis pour éviter la défaite ; pendant les deux dernières — pour rapprocher la victoire.

Les Allemands se battent comme des fauves en Biélorussie. Rokossovski cite dans ses mémoires le témoignage du commandant de la 108e division, le général Teremov :

« Pas moins de deux mille soldats et officiers ennemis, soutenus par le feu de l'artillerie, marchaient sur nos positions. Nos canons ont ouvert le feu sur les assaillants à 700 mètres, les mitrailleuses à 400. Les hitlériens avançaient. Les mitrailleuses fauchaient leurs rangs. Les fascistes continuaient d'avancer, enjambant les corps de leurs propres soldats. C'était une attaque insensée. Non, il n'y avait pas la moindre ombre de bravoure militaire là-dedans. Les hitlériens étaient dans un état proche du choc. Dans le mouvement de cette masse immense de soldats, il y avait plutôt l'obstination animale d'un troupeau que celle d'une troupe combattante. Mais l'impression n'en était pas moins saisissante. »

Le 29 juin, Bobrouïsk est libérée. Les Allemands y tenaient une défense circulaire. Les maisons avaient été transformées en points de tir. Les rues étaient barricadées, des chars enterrés aux carrefours, les approches de la ville truffées de mines. La ville est libérée au prix de combats terriblement acharnés, jusqu'au corps à corps dans l'obscurité de la nuit. Le groupe ennemi de Bobrouïsk est encerclé et anéanti. Rokossovski reçoit le titre de maréchal.

L'offensive se développe ensuite rapidement en direction de Minsk et Baranovitchi.

Le 3 juillet, les troupes du 1er front de Biélorussie de Rokossovski, en coopération avec celles du 3e front de Biélorussie de Tcherniakhovski, libèrent la capitale de la Biélorussie, Minsk. Le groupement ennemi de Minsk est détruit. Le 8 juillet, Baranovitchi est libérée.

Le 18 juillet, l'aile gauche du 1er front de Biélorussie lance une offensive visant à liquider le groupement de Lublin. L'aile droite du front de Rokossovski marche sur Brest. Le groupement ennemi de Brest est encerclé. Brest est libérée le 28 juillet.

Cinq fronts prennent part à la grandiose opération biélorusse. Le résultat de l'opération est la défaite des groupes d'armées allemandes « Centre » et « Ukraine du Nord ».

Avant l'opération « Bagration », qui se termine par le franchissement des frontières de l'URSS, il se produit en février 1944, dans la vie de Rokossovski, un épisode tout à fait exceptionnel pour un général d'armée. Il ne le mentionne pas dans ses mémoires. C'est Alexandre PyltSyn qui s'en souvient. PyltSyn commande un peloton dans un bataillon disciplinaire. Lui-même n'est pas un “batteur de peine”. Dans ces bataillons, il existe ce qu'on appelle un cadre permanent d'officiers détachés, et un cadre variable — les condamnés proprement dits. Ceux-ci peuvent avoir un grade allant jusqu'à colonel. Plutôt : pouvaient. Ici, ils sont tous simples soldats. Le bataillon disciplinaire peut être la sanction pour lâcheté ou panique au combat. Mais aussi une punition pour l'inexécution d'une mission irréalisable, un moyen de régler des comptes personnels, une vengeance pour refus

de supporter la grossièreté d'un chef, ou simplement une façon de gagner une lutte pour un cœur de femme.

On n'enterre pas les condamnés morts dans leur uniforme. On le leur retire et on l'envoie aux dépôts de l'arrière pour réparation et redistribution. Sur cet uniforme, on appose le tampon « B/U 2 » (“déjà servi 2 fois”). On le donne à ceux qui sont mobilisés dans les compagnies disciplinaires parmi les détenus du Goulag. Dans les camps, la mobilisation est autorisée pour toutes les catégories de prisonniers, sauf ceux condamnés en vertu de l'article 58, politique.

Pour commander les bataillons disciplinaires, on envoie les chefs militaires et commissaires politiques les plus énergiques et distingués au combat. En principe, c'est sur la base du volontariat, même si ce n'est pas toujours respecté. Beaucoup sont issus des combats de Stalingrad. Alexandre PyltSyn, détaché dans un bataillon disciplinaire, est lieutenant, il a 20 ans. Le 8e bataillon disciplinaire indépendant, qui lui est confié, est formé au sein du front central en 1943, avant la bataille de Koursk. Le front central est alors commandé par Rokossovski. En 1944, Rokossovski commande le 1er front de Biélorussie. Le 8e bataillon disciplinaire le suit au 1er front de Biélorussie. Même si sa composition a beaucoup changé entre-temps. Dans les bataillons disciplinaires, on meurt six fois plus souvent que dans les unités ordinaires. Et les commandants non condamnés y meurent plus souvent aussi. En revanche, l'avancement y est plus rapide, les grades viennent plus vite. Sur les 18 officiers arrivés avec PyltSyn pour des postes de commandement dans le bataillon disciplinaire, seuls trois arrivent vivants à la fin de la guerre. Alexandre PyltSyn se souvient : « Quand je suis arrivé, le bataillon comptait près d'un millier d'hommes, environ trois fois plus qu'un bataillon normal. Et à la fin de la guerre, alors que le renfort devenait déjà insuffisant, nous combattions par compagnies : on formait une compagnie, et on l'envoyait au combat. Tant que l'une se battait, la suivante se constituait. »

Le problème du renfort, et pas seulement pour les bataillons disciplinaires, se pose avec une acuité extrême en 1944. On prépare la mobilisation de la classe 1927, c'est-à-dire des garçons de dix-sept ans. En outre, commence un recrutement spécial parmi les habitants des territoires temporairement occupés, c'est-à-dire abandonnés par l'Armée rouge. Après la libération, ces gens tombent tous sous le soupçon, pour le seul fait d'avoir, contre leur gré, vécu sur des terres occupées par l'ennemi. On constitue parmi eux des bataillons pour augmenter la masse des assaillants. Ce sont principalement des paysans. Beaucoup sont âgés. Ils ne sont pas instruits. Ils doivent se procurer leur arme sur les morts. Ils ne savent pas s'en servir. On ne leur donne pas d'uniforme. Ils vont au combat dans leurs vêtements. Souvent sombres, noirs. On les a appelés la « piétaille noire ».

Le lieutenant Valentin Diatlov, commandant d'un peloton de liaison d'artillerie, se souvient : « L'attaque. Une vague noire d'hommes sans armes se lève. Derrière, une deuxième. Le noir sur la neige — une cible idéale. L'Allemand arrose ces vagues d'un plomb nourri. Ils se couchent. Le commandant de bataillon hurle : “En avant ! En avant ! Ou je vous flingue !” Mais essayez donc de vous arracher au sol, sans arme, sous le feu de l'artillerie, des mitrailleuses et des automitrailleuses... »

Ils se relevaient tout de même, ces hommes déjà brisés par le désespoir de l'occupation, ces paysans pas très jeunes. Peu en ont réchappé. Leur situation était pire que celle des condamnés. De cette « piétaille » villageoise noire — une sorte particulière de bataillon disciplinaire — on ne pouvait jamais sortir. Des bataillons disciplinaires, on pouvait être libéré. Par une blessure, par l'annulation de la condamnation, pour bravoure au combat ou à l'expiration du temps de peine. Ce temps allait jusqu'à trois mois. À condition de survivre, bien entendu.

Donc, en février 1944, le général d'armée Rokossovski visite personnellement les tranchées du 8e bataillon disciplinaire indépendant, dont fait partie Alexandre PylytSyn au sein du commandement. Rokossovski vient après des combats extrêmement durs près de Jlobine, en Biélorussie. Les pertes du bataillon disciplinaire sont énormes. Le général est calme, bienveillant avec tous, commandants et condamnés. La simple venue du commandant de front dans un bataillon disciplinaire est un événement sans équivalent. Les généraux n'ont pas tous la même attitude envers les condamnés. Le général Gorbatov, commandant la 3e armée, subordonnée à Rokossovski, libère et décore les condamnés, sans égard pour la blessure, uniquement pour courage et bravoure au combat. Le général Batov, commandant la 65e armée du front de Rokossovski, ne réhabilite que les condamnés qui sont tués ou blessés.

Les condamnés expliquent cette différence par un motif simple : Gorbatov et Rokossovski, contrairement à Batov, ont eux-mêmes connu la prison.

Rokossovski ne parle pas dans ses mémoires de ses trois années dans la prison interne de la direction du NKVD de Leningrad.

Ses souvenirs commencent par ces mots : « Au printemps 1940, je suis allé à Sotchi avec ma famille. Ensuite, j'ai été invité par le commissaire du peuple à la Défense, S. K. Timochenko. Il m'a reçu chaleureusement, cordialement. Semion Konstantinovitch me proposa de reprendre le commandement du 5e corps de cavalerie. À ce poste, j'avais déjà servi en 36-37. »

De ce qui s'est passé entre 1937 et le printemps 1940 à Sotchi — pas un mot. En août 1937, le commandant du 5e corps de cavalerie, Rokossovski, est arrêté et acheminé de Pskov à Leningrad, dans la prison interne du NKVD. On l'accuse d'avoir organisé un complot militaro-fasciste et d'espionnage au profit des services polonais et japonais. Rokossovski est dénoncé sous la torture par le commandant d'armée de 2e rang Velikanov.

La seule fois où Rokossovski évoque publiquement ces événements, c'est en avril 1962, lors d'une rencontre avec les élèves de l'Académie Frunze. Il dit : « Ils me battaient à deux, à trois. À un seul, c'était impossible de me maîtriser. Je tenais bon. Je savais que si je signalais, c'était la mort assurée. » Son compagnon de cellule, le général Baldynov, raconte : « Chaque fois qu'il revenait en cellule après les interrogatoires, il répétait obstinément : "En aucun cas, ne faire de faux aveux, ne pas s'accuser soi-même ni accuser un autre. S'il faut mourir, qu'on meure la conscience tranquille." »

On a cassé neuf dents à Rokossovski, on lui a brisé trois côtes. On lui a écrasé les orteils à coups de marteau.

La famille de Rokossovski — sa femme et sa fille — après son arrestation est exilée de Pskov à Armavir. Sa femme trouve un emploi de caissière dans un salon de coiffure. Sa fille va à l'école. Elle doit en changer plusieurs fois. Dans chaque école, le directeur entre dans la classe et dit : « Les enfants, je veux que vous sachiez que parmi vous se trouve la fille d'un ennemi du peuple. Lève-toi, lève-toi, petite. » La fillette se lève. Ensuite, à 12 ans, elle se rend seule à Moscou, à la Loubianka, avec un colis pour son père.

On conduit deux fois Rokossovski au lieu d'exécution. On le place au bord d'une fosse. Les soldats tirent sur ordre. Les généraux qui se tiennent à sa droite et à sa gauche tombent. On le laisse en vie.

Après le XXe congrès qui condamne le culte de la personnalité de Staline et les répressions staliniennes, Khrouchtchev proposera à Rokossovski d'écrire un article dans l'esprit du dégel. Rokossovski refusera catégoriquement, disant : « Le camarade Staline est pour moi un saint. Je ne changerai pas d'avis sur lui. »

Avant tout, la réponse de Rokossovski traduit son attitude personnelle envers Khrouchtchev, une attitude du genre « va donc au diable », comme un chef à un commissaire politique, restée de l'époque du front. Mais on y trouve aussi l'idée du devoir d'officier. Et la réticence d'un homme battu, puis devenu un homme à succès, à remuer le passé — après tout, on l'a relâché, il a été promu, et comme il a été promu ! Cela veut dire qu'il y a malgré tout une justice, pense-t-il. Et bien d'autres choses encore.

On peut éclairer cela par un épisode dont se souvient Joukov. Il raconte avoir reproché un jour à Rokossovski de l'avoir peu soutenu dans une discussion avec Staline. Rokossovski répliqua sèchement : « Et toi, tu as vu avec quelle haine Beria nous regardait ? Ça suffit, je suis déjà allé “en visite” chez lui ! »

Après sa sortie de prison, Rokossovski porte constamment sur lui un browning. Quand sa femme lui demande pourquoi, il répond : « Si on revient me chercher, je ne me laisserai pas prendre vivant. » Le maréchal Rokossovski n'évoquera jamais à haute voix ses trois ans et demi de détention. Quand, en avril 1940, il sort de prison, il pleut. Il a raté son train. Il n'a nulle part où passer la nuit. Il retourne dormir... à la prison.

L'année 1944 est celle de la libération définitive du territoire de l'URSS. Pendant trois ans, jusqu'à 70 millions de personnes ont vécu dans les territoires occupés. Jusqu'à un million et demi de citoyens soviétiques ont collaboré avec les Allemands. La collaboration avec l'ennemi est l'un des traits les plus terrifiants de la Grande Guerre patriotique. La guerre patriotique de 1812 n'a pas connu un tel phénomène. Les visages de ceux qui sont allés à la collaboration sont multiples. Avant tout, ce sont ceux que mènent la lâcheté et la soif de profit. Ensuite, les criminels. Bien que tout criminel ne soit pas un traître. On sait que des condamnés de droit commun, intégrés dans des unités disciplinaires, ont combattu honnêtement et expié leur faute par le sang. À l'été 1942, sur le front de Briansk, Rokossovski a une brigade de fusiliers composée de criminels. Il écrit : « Nous nous sommes convaincus qu'on pouvait leur confier des missions sérieuses. »

En outre, il y a ceux que les Allemands obligent et qui ne trouvent pas en eux la force de renoncer à la vie. Ceux qui ont de jeunes enfants, sans autre possibilité de leur sauver la vie. Parmi eux se trouvent ceux qui haïssent férocelement le régime stalinien, dont les familles ont subi les répressions, que le régime a provoqués et poussés à l'extrême — à la trahison, à l'illusion stérile que Hitler pourrait être un libérateur, s'il débarrassait du joug de Staline. Un exemple tragique est le destin de milliers de cosaques du Kouban et de Stavropol. En 1918, pendant la guerre civile, les cosaques n'ont pas su se déterminer, oscillant entre rouges et blancs, incapables de défendre leur mode de vie. Sous la collectivisation stalinienne et plus tard, ils ont été soumis aux répressions les plus dures. Pendant la guerre, une partie des cosaques, faible à l'échelle de tout le peuple mais comptant des dizaines de milliers d'individus, se jette dans les bras des Allemands. Quand les Allemands se replient, ils partent avec eux, avec femmes et enfants.

À part cela, il y a ceux qui ont collaboré avec les Allemands en Crimée et dans le Caucase du Nord.

La trahison reste toujours la trahison. Elle implique une sanction inévitable, selon la loi. Mais en Crimée et dans le Caucase, Staline désigne comme coupables de trahison des peuples entiers. Le 29 janvier 1944, Beria signe une instruction sur la procédure de déportation des Tchétchènes et des Ingouches. Ce procédé a déjà été testé avec succès sur la population russe pendant les années de collectivisation. L'expérience existe. Dans le préambule de l'instruction, il est dit que doivent être déportés tous les habitants de la république tchétchène-ingouche de nationalité tchétchène ou ingouche, y compris les enfants. On déporte tout le monde, y compris les responsables du parti, les

cadres soviétiques et économiques. Les femmes russes mariées à des Tchétchènes ou à des Ingouches sont déportées si elles ne manifestent pas la volonté de divorcer.

Les commissariats de secteur, avec les forces militaires qui leur sont attachées, doivent encercler les aouls, organiser des embuscades dans les gorges et sur les sentiers. Cent mille soldats, dix-neuf mille officiers participent à l'opération. En pleine guerre, on alloue pour cette action 150 millions de roubles. C'est le prix de 700 chars T-34.

Le 31 janvier 1944, le Comité d'État à la Défense adopte deux décrets. Le premier s'intitule : « Sur les mesures de placement des colons spéciaux dans les limites des RSS de Kazakhstan et de Kirghizie. » Le décret ne dit pas un mot du fait que les déportés seront des Tchétchènes et des Ingouches. Le second document, portant sur la déportation, a pour titre : « Sur la procédure de réception du bétail et des produits agricoles dans le Caucase du Nord ». L'opération reçoit le nom de code « Lentille (Tchéchevitsa) ». Quelques jours avant, sous couvert de manœuvres, une armée de chars a été introduite sur le territoire de la Tchétchéno-Ingouchie. L'opération est facilitée par le fait que la population masculine sert dans l'Armée rouge ou les détachements partisans. Le 20 février, Beria arrive à Grozny pour diriger personnellement l'opération.

À deux heures du matin, le 23 février 1944, tous les villages sont encerclés. On tire tout le monde du lit, on les pousse dehors. On annonce aux gens qu'ils sont tous traîtres, et qu'ils sont déportés au Kazakhstan et en Kirghizie. Ils ont vingt minutes pour faire leurs bagages. Beaucoup de soldats des unités régulières comprennent la nature réelle de ce qui se passe. Ils essaient de calmer les gens. Les aident à réunir leurs affaires. Les unités du NKVD, elles, se déchaînent.

Le village biélorusse de Khatyn, brûlé avec ses habitants, est devenu à jamais le symbole de la sauvagerie nazie. Dans la liste des crimes contre l'humanité, à côté de Khatyn doit figurer le village tchéchène de Haïbakh.

Lorsque, après la déportation massive, il apparaît que les habitants de certains villages de montagne sont restés sur place, les organes du NKVD réalisent une série d'actions punitives.

Aux habitants de Haïbakh, on dit que les malades et les vieillards doivent rester sur place dans l'attente du transport. Les femmes et les enfants, les femmes enceintes, les malades et les vieillards sont séparés de la colonne principale. On les pousse dans l'écurie du kolkhoze « Beria ». On entoure l'écurie de paille. Certains militaires tentent d'empêcher le crime. On leur prend leurs armes. L'action est dirigée par le commissaire de la Sécurité d'État de 3e rang, Gvichiani. On met la paille en feu. Sous la pression des gens affolés, en flammes, les portes de l'écurie cèdent. Gvichiani donne l'ordre : « Feu ! » On mitraille ceux qui se précipitent dehors. Une jeune femme, qui a mis au monde des jumeaux la veille, essaie de jeter dehors le bébé resté vivant. On l'attrape et on le jette dans le feu.

La même chose se passe dans les villages ingouches.

Avant la Tchétchénie et l'Ingouchie, la déportation massive a frappé la Karatchaïévo-Tcherkessie et la Kalmoukie. Ensuite, on déporte les Balkars. De Crimée, on déporte les Tatars, les Bulgares, les Arméniens, les Grecs. Après la libération des pays baltes, commence la deuxième vague de déportations en Lituanie, en Lettonie et en Estonie. Les déportations de populations vers la Sibérie se dérouleront sous le nom de code « Printemps ».

Le 5 juin 1944, les principaux concepteurs de l'opération de libération de la Biélorussie, Joukov, Rokossovski et Vassilevski, précisent sur le terrain les détails des futures actions. Le 6 juin, à 6 heures du matin, avec le débarquement anglo-américain en Normandie, commence l'opération «

Overlord ». Le 6 juin est le jour de l'ouverture par les alliés du second front, occidental, dans la guerre contre l'Allemagne hitlérienne.

En réalité, le 6 juin 1944 s'ouvre le deuxième chapitre de nos relations avec les alliés. Le premier chapitre est plus long, mais moins connu. Dès l'automne 1941, c'est-à-dire presque dès le début de la guerre, commencent les livraisons anglaises, américaines et canadiennes en aide à l'Union soviétique en guerre.

Le maréchal Joukov dit : « Les Américains nous ont envoyé tant de matériel, sans lequel nous n'aurions pas pu poursuivre la guerre. Nous n'avions pas d'explosifs, pas de poudre. Nous n'avions rien pour garnir les cartouches de fusil. Les Américains nous ont vraiment sauvés avec la poudre et les explosifs. Et combien ils nous ont envoyé de tôle d'acier ! Aurions-nous pu mettre en route si rapidement la production de chars sans l'aide américaine en acier ? Nous avons reçu 350 000 véhicules, et quels véhicules ! Sans eux, nous n'aurions pas eu de quoi tracter notre artillerie. Ils ont, en fait, assuré tout notre transport de front. Et l'essence à haut indice d'octane pour les "Mig". » Anastas Mikoïan dit : « À l'automne 1941, nous avons tout perdu, et si ce n'avait été le lend-lease, les livraisons américaines, les armes, les vivres et les vêtements chauds pour l'armée — il n'est pas sûr du tout de savoir comment les choses auraient tourné. »

Le 7 novembre 1941, au défilé sur la place Rouge, défilent à côté des nôtres des chars anglais. Staline a voulu montrer que l'aide commençait déjà à arriver. Puis il a changé d'avis — et les chars anglais ont été coupés des actualités filmées. Ils n'y figurent toujours pas. Les États-Unis, l'Angleterre et le Canada ont accordé au total à l'URSS une aide de plus de 13 milliards de dollars — de l'époque. Les États-Unis en représentent 11,2 milliards.

Des États-Unis, l'URSS reçoit au titre du fameux lend-lease 14 500 avions, 7 500 chars. Pour 1 milliard de dollars d'équipements militaires. 475 000 tracteurs, tracteurs d'artillerie et autres véhicules motorisés. 30 000 machines-outils. 300 000 tonnes de métaux non ferreux. 11 millions de paires de chaussures, 20 millions de mètres de textiles militaires. De nombreux soldats soviétiques sont habillés d'uniformes en toile kaki américaine. Plus 2 millions de tonnes de nourriture. Du corned-beef américain, du pâté, de la poudre d'œufs, du chocolat râpé américain.

L'Angleterre fournit 100 000 tonnes de vivres, 100 000 tonnes de caoutchouc, des groupes électrogènes, 15 000 moteurs électriques, 100 000 tonnes de métaux non ferreux.

Le Canada : 200 000 tonnes de blé, 100 000 tonnes de métaux non ferreux, des rails, des machines agricoles, des produits alimentaires, des textiles militaires.

Grâce aux alliés, notre flotte reçoit : 1 cuirassé, 1 croiseur, 9 destroyers, 4 sous-marins, 202 vedettes lance-torpilles, 49 navires de débarquement, 28 pétroliers, 3 brise-glaces.

Le maréchal Joukov dit : « Aujourd'hui, on présente les choses comme si nous avons tout cela en abondance. Ce n'est pas l'histoire qui a eu lieu, c'est celle qui a été écrite. C'est une histoire maquillée. »

Rokossovski rencontrera les alliés le 9 mai. À Wismar, il est reçu par le feld-maréchal Montgomery. Reçu avec salve d'artillerie, garde d'honneur. Rokossovski est extrêmement prudent dans la description de cette rencontre. Le premier jour après la guerre, il écrit : « La rencontre s'est déroulée dans une atmosphère chaleureuse et nous a laissé une bonne impression. Les officiers britanniques, y compris Montgomery lui-même, se sont révélés en réalité plus simples et plus accessibles que nous ne les imaginions. »

Plus tard, Rokossovski reçoit les Anglais à Karlshorst. Il se souvient : « Pour la garde d'honneur,

nous mettons en selle les cosaques du 3e corps de cavalerie de la Garde d'Osslikovsky, en tenue cosaque complète. Ils ont produit une énorme impression sur Montgomery et ses officiers. »

Quant à ces cosaques du Kouban qui sont partis avec les Allemands en retraite, les Anglais les livreront à Staline — 40 000 personnes avec femmes et enfants. À cette tragédie de la collaboration des cosaques avec les nazis a conduit la décision de Hitler d'abolir les kolkhozes dans le Kouban. Hitler a voulu flatter le sentiment cosaque. Mais le Kouban est une exception. Dans l'ensemble, les kolkhozes convenaient à Hitler. Il les considérait comme une forme idéale d'exploitation des populations conquises.

Le 20 juillet 1944, les groupements d'attaque de l'aile gauche du 1er front de Biélorussie atteignent le Bug occidental et, l'ayant franchi en trois endroits, entrent sur le territoire polonais. Lublin est pris par surprise. À tel point que la direction du camp de concentration de Maïdanek, situé à quelques kilomètres de Lublin, n'a pas le temps de fuir. Toute la zone entre la ville et le camp est plantée de choux. De choux rouges. De taille énorme. Les champs sont fertilisés avec les cendres du crématoire. Quand nos unités s'approchent de Maïdanek, de la fumée s'échappe encore des cheminées du crématoire. Rokossovski se rend au camp. Puis, à Lublin, lors d'un meeting, il parle en polonais de ce que Maïdanek l'a bouleversé.

Avec les unités du front commandé par Rokossovski entrent en Pologne les forces de la 1re armée polonaise aux ordres de Zygmunt Berling. Les unités de Berling font partie du front de Rokossovski. Rokossovski est polonais. En août 1944, Staline a l'intention de jouer sur le sentiment national de Rokossovski, sur ses sentiments personnels et ses souvenirs. Rokossovski est né dans la banlieue de Varsovie appelée Praga. Le 31 juillet 1944, les troupes de Rokossovski atteignent la périphérie de Praga, sur la rive orientale de la Vistule. Rokossovski a de grandes chances de libérer « d'un seul élan » sa ville natale. La garnison allemande de Varsovie compte à peine 15 000 hommes. Elle est démoralisée. D'abord en raison de la défaite des troupes allemandes sur le front central. Ensuite à cause de la situation en Allemagne elle-même. Vient de se produire, le 20 juillet 1944, un attentat contre Hitler. La bombe est posée par un officier d'état-major, le colonel Stauffenberg. Le principal motif de l'attentat : le Troisième Reich est un État criminel, une honte et une catastrophe pour l'Allemagne. Hitler survit par pur hasard. Stauffenberg est arrêté et fusillé à Berlin dès la soirée du 20 juillet. Bientôt, 200 personnes seront exécutées. Parmi ces deux cents se trouvent le chef du renseignement Canaris et l'ancien ambassadeur à Moscou, Schulenburg. Philipp von Boeselager, qui a apporté la bombe à Stauffenberg, survit. Il dira : « Nous étions convaincus que, même si le 20 juillet 1944 nous réussissions notre coup, on nous pendrait, parce que toute la nation croyait fanatiquement en Hitler. »

Fin juillet, au moment où les troupes de Rokossovski approchent de Varsovie, la radio de Moscou, dans une émission spéciale, appelle la population de la ville à l'insurrection. Rokossovski confirme ce fait dans une interview au journaliste anglais Alexander Werth, en août 1944. À Varsovie, se trouvent environ 40 000 combattants de l'Armia Krajowa, qui soutient le gouvernement polonais en exil à Londres. Il y a aussi en ville des détachements de l'Armia Ludowa, force prosoviétique. Le 1er août 1944, sur fond de combats menés par les troupes de Rokossovski dans les faubourgs de Varsovie, l'Armia Krajowa déclenche dans la capitale polonaise une insurrection antifasciste. Le 2 août, la direction de l'Armia Ludowa se joint aux insurgés et place ses détachements sous le commandement de l'Armia Krajowa. Le 6 août, Staline ordonne à Rokossovski, à Joukov et à l'État-major de lui présenter leurs vues sur un plan de prise de Varsovie. Le 8 août, Joukov et Rokossovski rendent compte à Staline : « Avant le 10 août, il ne nous est pas possible de passer à

l'offensive. » Autrement dit, Joukov et Rokossovski estiment qu'une percée vers Varsovie est possible dans quelques jours à peine, bien que les Allemands aient déjà réussi à y amener des forces blindées importantes. Rokossovski tente d'établir le contact avec Varsovie, avec le chef de l'Armia Krajowa, le général Bór-Komorowski, en larguant un détachement aéroporté. Bór-Komorowski refuse le contact. Au même moment, à Moscou, Staline reçoit deux fois le chef du gouvernement polonais en exil, Stanislaw Mikolajczyk.

Mikolajczyk entame la conversation par ce qui est le plus douloureux pour les deux : la question de l'administration future des régions libérées de Pologne et celle de la future frontière soviéto-polonaise. Ce n'est qu'après cela qu'il parle du début de l'insurrection à Varsovie et ajoute qu'il compte retourner en Pologne pour y former un gouvernement. Staline remarque qu'en fait, Varsovie est encore aux mains des Allemands. Mikolajczyk répond que Varsovie va bientôt être libérée. « Dieu fasse que ce soit ainsi », réagit Staline.

Staline, au lieu du gouvernement polonais, dispose déjà du Comité polonais de libération nationale, créé en juillet 1944.

Lors de la deuxième rencontre avec Staline, Mikolajczyk demande de l'aide en armes pour Varsovie insurgée. Staline répond qu'il est facile de parachuter des armes. Il faut simplement disposer des signaux et codes radio. Il fera, dit-il, tout ce qui sera possible.

Le 12 août, trois jours après ces paroles, TASS publie un communiqué spécial par lequel la direction soviétique se démarque entièrement de l'action du gouvernement polonais en exil et lui impute l'entière responsabilité de ce qui se passe à Varsovie.

À Varsovie, ces jours-là, l'insurrection, mal préparée et mal approvisionnée en armes, reçoit un soutien massif de la population. Elle prend un caractère nouveau et une ampleur énorme. Les habitants désarmés se joignent aux combattants, bâtissent des barricades. Mais les Allemands gardent la ville. Varsovie insurgée est noyée dans le sang. À Varsovie, Rokossovski a une sœur. On la cache, en tant que sœur de Rokossovski. Rokossovski est à bout de nerfs.

Staline écrit à Churchill : « L'insurrection dans la capitale de la Pologne est une aventure insensée, pour laquelle la population a payé d'innombrables sacrifices. Cela ne serait pas arrivé si le commandement soviétique avait été informé avant l'action de Varsovie. » Cette thèse servira longtemps d'explication simpliste à la situation extrêmement complexe de l'insurrection de Varsovie. La difficulté est que Mikolajczyk a refusé de fusionner son gouvernement avec le Comité polonais de libération nationale prosoviétique. Or, un gouvernement polonais pro-occidental, en cas de succès de l'insurrection, ne convient pas du tout à Staline.

Staline, déterminé, entend faire entrer la Pologne dans l'orbite soviétique. Il apportera une aide matérielle à Varsovie. Mais les pilotes soviétiques et polonais ne recevront l'autorisation de voler vers Varsovie qu'en septembre, quand l'insurrection sera à l'agonie. Rokossovski dira : « L'aide à Varsovie commence le 13 septembre. » Les pilotes effectueront 2 253 sorties, avec des pertes énormes. Ils parachuteront des mortiers, des fusils antichars, des automitrailleuses, des fusils, des vivres, des médicaments. Les sacs de munitions tombaient en plein centre-ville, sur le carrefour de l'avenue Jérusalem et de la rue Marszałkowska. Cette nuit-là, le carrefour était éclairé par l'incendie des bâtiments. Les Américains et les Anglais larguent eux aussi constamment des cargaisons sur Varsovie insurgée. 5 000 sorties. Et eux aussi subissent des pertes terribles.

Pendant tout le mois d'août, les alliés ne reçoivent pas l'autorisation d'atterrir sur les aérodromes soviétiques. Ils ne l'obtiennent que le 9 septembre.

La tentative d'offensive des troupes de Rokossovski sur Varsovie n'aura lieu qu'au début de septembre. Le mois de septembre, pour les troupes de Rokossovski, diffère fortement de juillet, quand elles venaient d'atteindre Varsovie. En juillet, c'était le sommet de la vague de l'offensive record de l'été, la panique allemande, l'enthousiasme particulier du combattant victorieux, qui apporte le succès. Alors, le rêve du maréchal Rokossovski — apporter la liberté à sa ville natale — était proche de se réaliser. Tout cela est désormais brisé. En septembre, les unités polonaises du front de Rokossovski franchiront la Vistule, se battront sur la rive ouest et, au prix de pertes effroyables, repasseront sur la rive est. Varsovie ne sera libérée qu'en janvier 1945. L'insurrection de Varsovie, ce sont 200 000 habitants de la ville morts pour s'être levés contre les occupants. L'insurrection de Varsovie est l'explosion de la haine envers le fascisme dans un pays qui a perdu un quart de sa population pendant la guerre.

Pour Staline, l'écrasement de l'insurrection de Varsovie est une sorte de solution de la question polonaise par les mains allemandes. L'Armia Krajowa, force qui lui échappe, est saignée à blanc au cours de l'insurrection. La liquidation définitive de cette armée par les forces staliniennes aura lieu le 28 mars 1945. Ce jour-là, le général du NKVD Serov invite ses dirigeants à des négociations dans la petite ville de Pruszków, près de Varsovie, où ils sont arrêtés. Les hommes qui ont lutté contre l'occupation fasciste seront jugés à Moscou comme des « complices des fascistes ». Les alliés ne demanderont aux autorités soviétiques qu'une seule chose : ne pas prononcer de peines de mort.

Après la guerre, en 1949, Staline placera Rokossovski au poste de ministre de la Défense de la Pologne. Il en fera le vice-président du Conseil des ministres polonais, membre du Politburo du Parti ouvrier unifié polonais et maréchal de Pologne. En 1950, on tirera deux fois sur Rokossovski. Dans les troupes, on lui crie : « Retournez en Russie ! », « À bas le maréchal rouge ! » Peu avant sa mort, Rokossovski dira : « Je suis le maréchal le plus malheureux de l'Union soviétique. En Russie, on me considérait comme Polonais, et en Pologne, comme Russe. »

Mais cela viendra plus tard. Le 14 septembre 1944 est pour Rokossovski un jour de grande joie personnelle. La banlieue de Varsovie, Praga, où il est né, est libérée. Lui, Rokossovski, est le commandant du 1er front de Biélorussie. La libération de Varsovie ouvre aux troupes de son front le chemin le plus direct vers Berlin. Le soir, l'officier de service lui annonce un appel de Moscou. À l'appareil : Staline. Sans aucun préambule, il dit : « Camarade Rokossovski, vous êtes nommé commandant du 2e front de Biélorussie. » — « Camarade Staline, pourquoi une telle disgrâce ? Pourquoi me transfère-t-on du secteur principal sur un axe secondaire ? » — « Ce n'est pas une disgrâce, c'est de la politique, répond Staline. À votre place est nommé Joukov. »